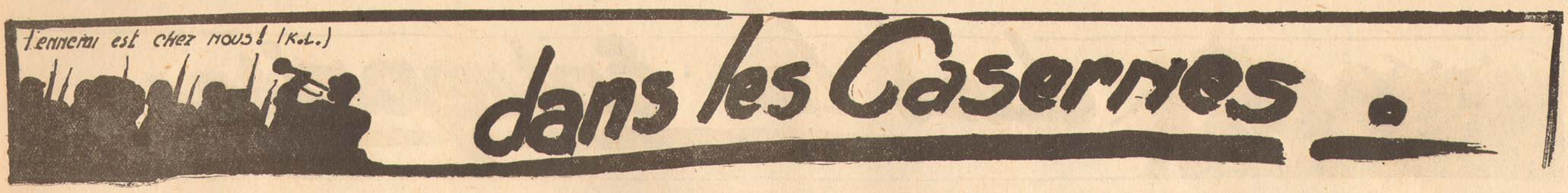

Pour nos camarades soldats

Le Comité de liaison des jeunes du Front Populaire (J.E.U.N.E.S., J.L.R., J.C. et J.S.) a élaboré un texte de revendications pour nos camarades soldats.

Nous sommes heureux de la publier.

Nous espérons que l'action commune de nos revendications pourra apporter à nos camarades encasernés, les améliorations tant promises !... et qui se font tant attendre !

∴

Le Comité de liaison des jeunes du Front Populaire (J.L.R.., J.E.U.N.E.S., J.C., J.S.), est très ému de constater qu'après cinq mois de gouvernement de Front Populaire, aucune amélioration sérieuse de la vie matérielle des jeunes soldats n'a été réalisée.

Bien que la constitution de ce gouvernement ait fait naître dans les casernes beaucoup d'espoir, aucune réalisation vraiment effective n'a été apportée, malgré l'augmentation de la prime d'alimentation et les nombreuses circulaires.

Nous pouvons même constater un sabotage systématique de toutes les réformes possibles par les officiers fascistes essayant de dresser les soldats contre la Front Populaire.

C'est pourquoi nous sommes décidés à faire aboutir ces revendications minima de nos camarades par une action commune énergique.

Nous faisons appel à tous les jeunes pour nous aider dans cette lutte.

REVENDICATIONS MATERIELLES

1° *Création de foyers, bibliothèques*, foyers gérés par les soldats eux-mêmes, en dehors de toute influence extérieure.

Bibliothèques : crédits fournis par l'Etat et libre choix des livres.

Les soldats doivent pouvoir jouir d'un lieu de repos et de délassement qui soit vraiment leur œuvre et où ils pourront se sentir chez eux.

2° Rapprochement rapide de leur domicile des soldats mariés ou soutiens de famille.

3° Rétablissement du voyage payé aller et retour pour les permissions de détente et gratuite du voyage pour les permissions ordinaires. Obtention de permissions plus fréquentes et gratuité des transports dans la région parisienne.

4° Transformation totale du régime des cantines (régie directe), surveillance des prix et de la qualité des produits vendus.

5° Inspections plus fréquentes des commissions gouvernementales et liberté pour celles-ci de toutes les enquêtes auprès des soldats.

6° Interdiction de virer les crédits destinés à la nourriture à d'autres chapitres du budget des compagnies.

7° Surveillance des conditions de santé des hommes (hygiène, propreté).

Blanchissage à la charge des régiments; tenue d'été.

REVENDICATIONS POLITIQUES

1° Liberté totale de lecture (livres, journaux), et liberté de discussion politique entre les hommes, (libre choix des livres de la bibliothèque). Suppression de toutes enquêtes policières et censure pour liaison politique et correspondance

2° Amnistie totale pour toute infraction militaire d'ordre politique.

3° Application intégrale de toutes les circulaires déjà parues favorables à l'amélioration des conditions de vie des soldats et lecture obligatoire de celles-ci.

4° Temps de service égal pour les coloniaux et possibilité d'accomplir leur service dans leur pays d'origine.

5° Démocratisation de l'armée ; expulsion de tous les officiers et sous-officiers fascistes.

6° Visites des élus du Front Populaire dans les casernes et possibilités pour eux de rentrer en contact avec les soldats.

7° *Diminution du temps de service.* — Question à l'étude dans une commission déjà formée et dont le rapport doit prochainement être déposé.

LA LUTTE DANS LES CASERNES

141e R. I. A., MARSEILLE

Pour la libération de la classe, au mois d'octobre, une belle manifestation fut organisée par les libérables. Un camarade se mit en rapport avec un commerçant de la ville et obtint à bon compte un lot de cravates d'un rouge... provoquant. 200 libérables environ, s'apprêtaient à franchir pour la dernière fois l'enceinte, portant, si l'on peut dire, leurs opinions autour du cou. Mais le « major » ne permit pas cet outrage à la mesquinerie militaire. Il fallut une fois de plus mettre ses opinions dans sa poche. Néanmoins, le coup était porté.

Mais voici qui est plus grave.

Il existe au 141e R.I.A., une organisation Croix de Feu. Ce groupement est dirigé par les officiers fascistes du 141e. Un de ceux-ci, le commandant major Fonséco ne prend aucune précaution pour dissimuler ses opinions politique. Il n'est d'ailleurs par le seul. Le capitaine Gilgenkroudz (vieille aristocratie bourguignone), membre du 2e bureau, effectuant un stage d'instruction, vient d'être nommé au grade supérieur et affecté à l'Etat-Major de la 15e région, ne dissimule pas non plus qu'il est membre des Croix de Feu (ou ex-C. F.). Ces privilégiés auraient tort de se gêner, ils savent que leur avancement ne peut souffrir de ce fait, bien au contraire, ils peuvent en toute tranquillité provoquer les soldats, membres du Front Populaire. Pendant ce temps, M. Daladier publie des circulaires qui sont sabotées, et si les hommes demandent une explication relative à la nourriture, on leur répond : « Adressez-vous à M. Léon Blum. »

Voici les propos tenus à l'une de ces réunions de cellule C. de F. : « *Nous savons qu'il existe dans l'armée des officiers et des sous-officiers républicains. IL FAUT LES FAIRE DISPARAITRE DE L'ARMEE...*

Que signifie cela ?

Une fois de plus, la parole est à M. Daladier.

Il faut que ça change.

D'un encaserné

— M'capitaine la soupe est pas salée
— C'est la faute au gouvernement Bloum si vous croyez qu'avec 5,80 par jour on peut vous fournir du sel

168e R. I., ANGERVILLER

La nourriture est détestable. Trois soldats protestent au réfectoire; ils sont immédiatement punis. A la cantine, il n'y a pas à manger, il n'y a que de la boisson. Les chefs sont fascistes, les soldats font des marches épuisantes, beaucoup s'écroulent. Les journaux ouvriers et républicains sont bannis, tandis que les torchons fascistes (*Le Jour, Le Matin*), circulent. Nous avons confiance en vous pour faire entendre notre voix.

A bas les deux ans !!

SOLDATS ! " La Jeune Garde " vous soutient, écrivez-lui.

46e R. I., CAMP DE MAILLY

Les réservistes du 46e régiment d'infanterie au camp de Mailly protestent contre la punition de 60 jours de prison infligée à deux camarades pour un motif futile et d'ailleurs faux. Les réservistes du camp de Mailly protestent aussi contre l'insuffisance et la mauvaise qualité de la nourriture. Un seul quart de vin par repas et du vin difficilement buvable. A noter que seulement la moitié des réservistes prennent leur repas à l'ordinaire et que dans ces conditions, la nourriture pourrait être améliorée. Où passe l'argent ? En surplus, la presse ouvrière n'a pas droit d'entrer au camp, seuls les journaux anti-républicains tels le *Jour* et l'*Echo de Paris* peuvent être lus.

Les membres du Parti Social Français s'organisent et ne se gênent pas pour faire leur propagande, mais la classe ouvrière du 46e régiment d'infanterie veille et est bien décidée à répondre du tac au tac.

A noter encore que tous les réservistes actuellement au camp de Mailly sortent de l'aviation, et c'est pourquoi l'on n'hésita pas dès les premiers jours, à nous faire faire de longues marches. Au retour, nous avions les pieds abimés. Ah! évidemment, il y a la visite, mais alors les permissions sont supprimées. C'est pourquoi les réservistes du 46e protestent énergiquement contre la mauvaise gestion de l'armée et demandent ardemment la revision des cadres de l'armée et le remplacement des officiers factieux par des officiers républicains.

146e R. I. F. A JOHANNISBANNBERG

Le bataillon cantonné dans ce bled, situé à 6 kilomètres de Boulay, bénéficie — lui aussi — des « avantages » d'un régiment de forteresse.

« La vie est insupportable. La nourriture de même. Nous sommes loin de toute aglomération et n'avons aucun contact régulier avec les gnoles.

Les camarades ont été occupé, il y a quelques semaines, aux travaux de fortification. Six heures au béton, sans pause! Te rends-tu compte?

Nous allons au tir à Metz et revenons complètement crevés pour trouver un morceau de barbaque infecte. Un de nos capitaines est dingo, à ce point que le commandant est obligé de le reconnaître.

Tous les copains, qu'ils soient du Nord ou de la région parisienne, ou du coin, en ont marre. Si les fascistes tentaient un coup à la Franco, nous serions là. »

162e R. I. F.

Des nouvelles nous parviennent de différentes sources de ce régiment récemment constitué. Notamment, dans les bataillons installés à Bockange et à Boulay, la vie est intenable. Les officiers et sous-officiers, aux trois-quarts fascistes, mènent la vie dure aux encasernés. Le bataillon de Boulay a eu sa fête régimentaire, l'autre jour; à la sortie, l'*A. F.* était vendue librement. « Nous en avons assez, nous écrit un des copains, de la nourriture immangeable, d'être sans nouvelles. Le *Jour* passe, et non le Popu. A bas les deux ans! Vivent les J. S.! »

CAMARADES !

Chez Rolland

7, Rue Meslay

en sortant de la Fédération

DEMANDEZ LE

REPAS DES JEUNES

PRIX : 7 francs

1914 = 1936

Comment ils partirent...

En ce jour du 11 novembre où prêtres et généraux « commémorent » la « victoire » du Droit et de la Civilisation, en attendant de pouvoir organiser un nouveau massacre général, y compris, cette fois, les femmes et les petits enfants de tous les pays, au nom d'un nouveau Droit et d'une Civilisation renouvelée, nous, jeunes socialistes, restés à peu près humains, au milieu de la démence collective, penchons-nous sur les souvenirs rassemblés pour nous par ceux de nos « anciens » qui surent, eux aussi, rester humains dans la première « grande tourmente »; évoquons avec une volonté farouche de **ne pas nous laisser prendre au piège éternel, évoquons comment ils partirent...**

Le 26 juillet 1914, la « Bataille Syndicaliste », organe de la C.G.T. appelait les travailleurs à la **grève générale, conformément aux décisions des Congrès.**

« **A toute déclaration de guerre, les travailleurs doivent répondre par la grève générale révolutionnaire** ».

Et Jouhaux — le futur commissaire à l'Union Sacrée — (voir articles précédents), déclarait au-dessous de ce placard retentissant :

« Le peuple sait que la guerre avec ses boucheries, ses massacres, la famine, les épidémies qu'elle entraîne, signifierait un formidable recul, peut-être la fin d'une civilisation, à coup sûr l'anéantissement de tous les espoirs. Et la diplomatie, néanmoins, la prépare en dehors de lui... ».

Le 27 juillet, la B.S. lance un appel d'émotion humaine, de réalisme humain :

« La guerre ! C'est le déchaînement de tous les instincts hideux, les plus sanguinaires, les plus vils, les plus misérables. Relisez les récits des correspondants de journaux sur les atrocités commises au cours de la dernière guerre balkanique. Rappelez-vous les femmes éventrées et violées, les vieillards et les enfants mutilés, les doigts et les oreilles coupés, les yeux crevés, l'incendie des villages et la décomposition des cadavres abandonnés sur place aux mouches et aux corbeaux !

Ces cadavres, ce seront les vôtres demain !

Ces femmes, ces enfants, ces vieillards, se sera vous demain !

C'est la guerre !

Et c'est cela que des bandits acclament depuis deux jours sur les boulevards !

Cela, entendez-vous bien, et uniquement parce que des paysans serbes et des soldats autrichiens se chicanent et vont en venir aux mains !

Eh bien ! **Si nous ne sommes nous, ni des insensées, ni des lâches...** si tu ne veux pas, camarade, être arraché tout à l'heure brusquement aux tiens pour te voir conduit là-bas, dans l'Est, sur la ligne de feu, il faut tout de suite que le Paris populaire se ressaisisse.... Si ce soir, il n'est pas imposé silence aux fous criminels qui crient : Vive la guerre ! c'en est fini :

Demain, c'est la mobilisation !

... C'est le dernier espoir qui nous reste d'éviter la catastrophe : **Sauvons-nous nous-mêmes,** et à temps ! ».

Le 28 juillet, le ton se fait désespéré, mais plus pressant encore :

« Il ne reste plus qu'un espoir au monde pour éviter le retour de la barbarie, une seule espérance pour que l'homme se retrouve humain :

La Révolution ouvrière !

Dès aujourd'hui, soyons prêts ! ».

Le 29 juillet, la B. S. affirme encore :

« Nous empêcherons de sonner l'heure de la crapule, de la folie et du crime !...

La guerre n'est en aucune façon une solution aux problèmes posée; elle est et reste **la plus effroyable des calamités humaines...**

... C'est pour donner aux Parisiens un avant-goût des batailles meurtrières de demain que le gouvernement de Paris lâche à présent sur eux, tous les soirs, ses cosaques...

...Et c'est pour défendre tout ça, gouvernants et assommeurs, publics, que le peuple est invité à la boucherie !

Va-t-il être assez bête, **cette fois encore,** pour se laisser conduire à l'abattoir ?... Ah ! non ! ».

Le 30 juillet, la **Bataille** commence à accepter l'idée du conflit :

« C'est la classe ouvrière qui seule décidera du sort de ces mégalomanes criminels. Avant, **pendant** ou **après** le conflit... » (Il sera bien temps !).

Le 2 août, elle **accepte** :

« Femmes, qui pleurez en ce moment, nous avons tout fait pour vous épargner cette douleur. Mais, hélas ! nous ne pouvons aujourd'hui **que déplorer le fait accompli.**

Pouvions-nous demander à nos camarades un sacrifice plus grand ? ».

On se demande quel **sacrifice plus grand** pouvait être demandé aux mobilisables, que d'accepter le départ vers le carnage...

La « B. S. » pleurniche, mais elle commence déjà à maudire non plus la guerre elle-même, **mais l'ennemi héréditaire :**

« Des pleurs! des pleurs! des pleurs!... Une pluie de larmes est tombée sur la ville... Que le crime monstrueux qui va plonger toute l'Europe dans la barbarie, dans l'abîme et dans la ruine soit puni!... Et que le nom du vieil empereur François-Joseph soit maudit! »

Admirons ce mélange de malédictions bibliques et de résignation évangélique...

Et le Parti Socialiste? Le 2 août 1914, à la salle Wagram, devant toute la Fédération de la Seine, Vaillant sonne un air de trompette :

« Les socialistes rempliront à la fois leur devoir patriotique et leur devoir socialiste : **en présence de l'agression,** ils accompliront tout leur devoir, pour la Patrie, pour la République, pour la Révolution! »

Comme on nous y entraîne en cette année 1936, ils allaient réaliser l'Internationale en abreuvant leurs sillons du sang impur des prolétaires d'en face et la fraternisation des peuples « à la pointe des baïonnettes, dans les plaines de Champagne », comme disait, dans une lettre de protestation, un de ces « habitants de la Lune » qu'étaient les minoritaires de guerre...

A cette même assemblée, Sembat déclare :

« **Vous êtes contraints à la guerre** par la violation des territoires neutres du Luxembourg et par l'agression de l'Allemagne impériale. **Mais vous demeurez des socialistes... Vous vous battez pour défendre la culture française et la liberté des peuples.** Vainqueurs, **car il faut que vous soyez vainqueurs,** vous refuserez de violer le droit des autres... Cette guerre, **si nous y sommes condamnés, nous voulons du moins qu'elle soit la dernière des guerres.** »

Cette dernière phrase n'éveille-t-elle pas en vous, jeunes camarades, un écho de déjà entendu? Bien sûr : vous l'avez entendue, **textuellement identique,** dans la bouche de Marcel Cachin, au cours d'un meeting de ce printemps, salle de la Mutualité, devant une foule en délire...

Justement, ce même Cachin (on prend les mêmes, on recommence, comme dit la chanson...) clamait en ce même 2 août 1914, en cette même salle Wagram :

« Il faut accomplir maintenant, **comme l'a proclamé Jaurès (!!!),** tout notre devoir envers la patrie, mais comme des hommes conscients et libres, amis de l'univers tout entier. Nous promettons de faire à la fois tout nos devoirs de Français et de socialistes fidèles à l'Internationale.

Le soir même, ce furent les premiers départs. Le soir même, « les hommes conscients et libres » se rendaient « librement », sous peine du poteau d'exécution, assassiner « consciemment » leurs frères de classe et se montrer, à coups de grenade et de mitraille, « amis de l'univers tout entier »... Dumoulin nous décrit ce départ d'une façon poignante, dans sa brochure : « **Les Syndicalistes français et la guerre** », publiée en 1918, en pleine guerre encore :

« Nos syndiqués sont allés à la guerre, ils n'ont pas fait l'insurrection. Je les ai vus partir, nous sommes partis ensemble, nous avons pris la même rame de wagons à bestiaux qui nous conduisait vers l'endroit où l'on devait nous outiller en guerriers. Mon train ressemblait aux autres, il était identique à ceux qui nous précédèrent et à ceux qui nous suivirent. Il était bondé du même monde d'ouvriers, de paysans, de commerçants, d'employés. Les cris, le vacarme étaient semblables dans toutes les gares et sur tous les réseaux ferrés, partout où la craie avait pu trouver place, elle avait tracé des inscriptions uniques qui restent pour l'histoire : « **En route pour Berlin! La guerre à Guillaume! Vivent les gonzesses boches!** », j'en passe, et non des moindres. Les cris et les chants procédaient des inscriptions, indiquant dans quel état d'esprit la masse quittait ses foyers, ses intérêts, femme et enfants, et tout ce qui constitue le prix de l'existence. Je ne reproche rien, je constate. Parmi ce monde, je souffrais. Mon silence était le signe de ma désapprobation autant que de la honte qui m'étouffait... Dans mon wagon nous étions trois silencieux. Les deux autres, deux frères, avaient quitté leur mère le matin. Ils y pensaient. Leur mise n'indiquait pas des ouvriers, ils ignoraient le syndicat et détestaient la guerre. **Les autres allaient à Berlin et buvaient du pinard.** IL EST BON DE SE SOUVENIR QU'ON ALLAIT A BERLIN. Autant que le plus outrancier des chauvins, je suis l'ennemi des envahisseurs, mais dans une action mauvaise, l'intention équivaut à l'acte, et je reste l'ennemi des envahisseurs, même de ceux qui n'ont pas réussi à envahir...

« Y avait-il des syndiqués dans mon wagon?... Oui, ils étaient là, noyés, perdus, pris dans le remous et animés par la contagion du concert belliqueux. Il y avait d'autres silencieux, d'autres souffrants, faisant exception dans la cohue; ceux-là se reconnaîtront. Je les ai vus partir pour le champ de bataille, fleuris, enthousiastes, patriotes. A quel moment se sont-ils ressaisis? Jusqu'où sont-ils allés pour comprendre nos erreurs communes et percer l'épaisseur des ténèbres? Nul ne saurait le dire. **Exclus du monde des idées,** nourris de lectures guerrières, il leur a fallu longtemps pour pouvoir réfléchir...

« Eh oui! la guerre est longue, elle a puisé en elle-même la durée de son existence, et aussi dans la lâcheté morale de tous ses complices... »

Camarades de 1914, non, votre effroyable exemple ne sera pas perdu. Nous, nous ne mettrons JAMAIS la fleur au bout du fusil!

MARS.